Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 46

Artikel: Un amour à travers chants
Autor: Kergomard, Jules
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183410

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Obligatoire !

L'étâi ein 45, adon dè cllia terribllia revoluchon. L'âi avâi on individu que brottâvè âo ratèli, coumeint on dit, qu'avâi poairè dè paidrè sa plliace et que desâi pî què peindrè dâi grippioux po lâo gravâ d'étrè dâo gouvernèmeint. A l'ourè on arâi de que lè volliâvè ti émelluâ et l'avâi mémameint écrit dein lé papâi que n'étiont qu'on moué de cacibraille. Mâ ein aprés, quand lè dordons furont frou dè Lozena, et que lo gouvernèmeint fut tsandzi. noutron coo bisquâvè d'avâi tant boeilâ et l'avâi poâire dè sè trovâ eintrè duè chaulès. Assebin po sè férè bin veni dâi novés conseillers, lâo fasâi bon seimblliant et lâo traisâi son tsapé, mâ bin maugrâ li. On dzo que l'ein saluâvè ion, reincontrè on ami que n'ein poivè pas crairè sè ge, et que l'âi dit : Mâ vo qu'âi tant menâ lo mor contrè leu, vo lè saluâ ?

L'autro, eimbéta, repond : Obligatoire !

UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

La rue était étroite et sombre; l'hôtel, d'apparences modestes, et les réalités intérieures de la chambre N° 6, située au deuxième étage, sur le derrière, étaient exactement semblables aux apparences extérieures de la maison.

Mais tous ces inconvénients se trouvaient largement compensés pour l'habitant de cette chambre, par le seul fait que son unique fenêtre s'ouvrait sur un de ces enclos, moitié parc et moitié jardin, que le faubourg St-Germain a jusqu'ici réussi à soustraire aux convoitises des spéculateurs.

Elevé aux champs, Gérard de K..., ainsi se nommait l'hôte du N° 6, se trouvait tout heureux, lorsqu'il relevait les yeux de ses livres de droit, de pouvoir les promener et les reposer sur de vieux ormes où s'ébattaient les pierrots, sur une pelouse verte, où flânaient majestueusement de beaux faisans argentés, et sur un grand mur, du haut en bas tapissé de lierre, au pied duquel s'effeuillaient des rosiers de Bengale.

Il jouissait d'autant plus complètement par les yeux de cette propriété, qui n'était pas la sienne, que, sauf ceux d'un vieux laquais galonné, qui la traversait quelquefois, escorté de deux petites levrettes blanches, les pas d'aucun être humain n'en venaient jamais troubler la solitude.

L'habitation dont elle dépendait était masquée aux regards de Gérard par une aile en saillie de sa propre maison. Adossé à la dite aile, un petit pavillon à un seul étage avait bien une fenêtre, en face et un peu au-dessous de la sienne; mais, comme les volets en plein bois en étaient constamment fermés, Gérard s'était trouvé, depuis le commencement de l'hiver, époque à laquelle il était venu demeurer là, dispensé de tout scrupule de discrétion, lorsque, un soir de mars, en rentrant, et au moment où il venait d'allumer sa lampe, un accord de piano et un éclat de voix s'élevant du jardin, y attirèrent son attention.

La fenêtre du pavillon était grande ouverte, et, assise en pleine lumière, une femme chantait.

Ce qu'elle chantait, bien qu'il fût presque érudit en musique, Gérard eût été bien empêché de le dire, car il s'était immédiatement senti ému, enivré, ravi en extase, absolument *empoigné* enfin par cette voix d'une étendue inusitée et d'une sonorité incomparable, gouvernée avec un art et un goût qui, plus encore que de fortes études, révélaient des dons de nature merveilleux.

D'ailleurs, si séduit qu'il fût par l'oreille, Gérard l'était au moins autant par les yeux.

Ne se sachant pas observée, sa voisine, quoiqu'elle se présentât à lui de profil perdu, livrait à son examen, sous une splendide chevelure blonde, une silhouette d'une finesse et d'une distinction parfaites, un cou, des épaules et une taille adorables, et enfin, courant sur le clavier d'ivoire et d'ébène, des mains aux teintes rosées dont la petitesse dépassait à peine l'élégance.

Et de tout cela s'exhalait un charme de jeunesse qui, immédiatement appréciable aux yeux, était aussitôt confirmé à l'oreille par le timbre immaculé de la voix.

Quand la dernière note du chant se fut envolée à travers les calmes espaces du soir, l'émotion de Gérard, jusque là contenue, s'échappa en un irrésistible enthousiasme, qui s'oublia jusqu'à se manifester par un applaudissement sonore.

La voisine tressaillit et se retourna. En voyant dans le cadre éclairé de la croisée cet auditeur qui poussait l'indiscrétion jusqu'à s'arroger à son égard un droit d'approbation que, pas plus que le droit contraire, elle ne lui avait ni vendu ni donné, elle se leva droite, la physionomie plus irritée que confuse, et, repoussant le tabouret sur lequel elle était assise, elle s'élança vers la fenêtre et la ferma avec fracas.

Presque aussitôt le pavillon redevint sombre, et ce fut en vain que Gérard resta toute la soirée en observation, dans l'espérance de voir reparaître la vision charmante qu'il avait si naïvement, mais si maladroitement effarouchée.

Ni le lendemain, ni le surlendemain, la fenêtre du pavillon ne se rouvrit. La mélodieuse hôtesse n'en était pourtant pas absente, car, le soir, une lumière s'y révélait à travers les rideaux baissés, et quoique trop assourdies pour qu'on y pût rien démêler, des bouffées d'harmonie y éclataient par intervalles.

Si quelquefois un rideau se soulevait, en retombant aussitôt, il faisait comprendre à Gérard que sa présence persistante faisait persister la sauvagerie de sa voisine.

Or, comme il en était le premier, ou plutôt le seul puni, il résolut de reconquérir par la ruse ce que la franchise lui avait fait perdre, et il prit le parti de tenir sa persienne baissée pendant tout le jour, de ne plus allumer sa lampe, le soir, tant que le pavillon restait éclairé.

Le quatrième jour, en rentrant, il constata avec joie qu'il avait réussi. La fenêtre du pavillon était grande ouverte, et, comme le premier soir, assise en pleine lumière, sa voisine chantait.

Puisque, avec ou sans intention, on lui concédait la jouissance des yeux et des oreilles, il n'eut garde de demander davantage, et il put désormais passer ses soirées à écouter et à regarder, sans trahir par aucune manifestation intempestive une présence que l'on semblait ne vouloir tolérer qu'à la condition qu'elle se résignât à rester muette.

Aimant passionnément la musique, Gérard se contentait donc d'en savourer d'excellente, et, loin d'en vouloir à celle qui lui interdisait de lui en témoigner sa reconnaissance artistique, il lui savait encore gré de lui laisser, de plus, contempler à son aise une beauté qui, à vrai dire, ne le cédait en rien au talent.

Mais savait-elle qu'il était là, ou feignait-elle seulement de l'ignorer?

Pour un jeune homme dont le cœur n'avait encore perdu aucune des saines curiosités des années de foi et d'espérance, la question était, on l'avouera, de quelque importance, et la voix de cette belle inconnue remuait trop fortement Gérard pour qu'il lui fût indifférent de savoir si cette voix chantait, quelque peu que ce fût, pour lui, ou uniquement pour le plaisir de chanter.

Il aurait bien voulu pouvoir se figurer que, dans le regard que sa voisine tournait quelquefois vers sa fenêtre sombre, il y avait quelque chose comme un regret de ne plus la voir éclairée ; mais ce regard pouvait tout aussi bien n'avoir d'autre intention qu'une vigilance décidée à ne pas se laisser surprendre, et, malgré son désir de sortir d'une incertitude qui menaçait de tourner à l'obsession, Gérard la préférait à une certitude où l'illusion n'eût plus été possible.

Pourtant, l'amoureux — et Gérard était amoureux, — est et sera probablement toujours enfant, et tout enfant, si char-

mant que soit l'extérieur de son jouet, n'est content que quand, au risque de le détruire, il s'est assuré de ce qu'il y a dedans.

Donc, un soir, pendant que sa voisine chantait et semblait entièrement absorbée par sa musique, Gérard se hasarda à allumer sa lampe ; puis, placé de manière à ne pas trahir plus directement sa présence, il observa avec quelque anxiété l'effet qu'allait produire cette première audace.

Sa voisine leva les yeux. Gérard était haletant. Elle hésita quelques secondes, puis... o joie!... elle continua.

Trop heureux de ce premier succès pour s'exposer à le compromettre, Gérard ne hasarda rien de plus... ce soir-là.

Mais, le lendemain, il s'assit bravement contre sa persienne toujours baissée, de manière à ce que la lumière de sa chambre l'y fît ressortir franchement.

La voisine ne fit pas semblant de s'en apercevoir, ni, au moins, de s'en alarmer.

Le surlendemain, il leva sa persienne pendant qu'elle chantait, et au moment où, ayant achevé son morceau, elle se retournait vers lui, Gérard, bien en vue, dans le cadre éclairé de sa fenêtre, fit le geste — mais rien que le geste — d'applaudir.

La voisine sourit, et Gérard crut même la voir s'incliner légèrement, comme pour le remercier de son approbation discrète. (*A suivre.*)

Un ancien soldat, au service de Naples, qui demeure actuellement dans une mansarde obscure de la rue du Pré, et qui, malgré sa misère est toujours fort gai, entre l'autre jour chez son barbier et lui demande quelques centimes pour boire chopine.

— Je veux bien vous donner quelque chose lui dit le barbier en ricanant ; mais racontez-nous donc quelques-unes de ces jolies farces que vous avez apprises au régiment ; ça nous égaiera.

— Oh ! j'en aurais bien une, mais je ne veux pas vous la raconter ; vous vous fâcheriez.

— Comment, je me fâcherai ?... allez toujours.

Le vieux soldat laissa voir un léger sourire et commença ainsi :

« Comme on dit qu'il n'y a pas de paradis pour les soulons, j'ai rêvé que j'étais allé cette nuit où j'irai infailliblement quand je ne pourrai plus boire, c'est-à-dire en enfer. Le diable était absent, et en attendant sa redoutable présence j'entrai dans un de ses salons et m'assis dans un large fauteuil. Soudain le maître de ces lieux arrive, et dans son brusque langage :

Fi ! me dit-il, va-t-en, c'est ici la place de ton barbier !... »

On comprend que le barbier, piqué au vif, envoya son client conter ailleurs ses gaudrioles.

— Je vous avais bien dit que vous vous fâcheriez, ajouta le vieux serviteur en regagnant la porte.

Il est bon de remarquer que la plaisanterie était faite à bonne enseigne. Le barbier se grisait aussi plus souvent qu'à son tour,

Une épitaphe peu funèbre :

Ci-gît Bequet, ce franc glouton,
Qui but tout ce qu'il eut de rente,
Son gilet n'avait qu'un bouton,
Son nez en avait plus de trente.

On travaille fort activement à la pose d'un tube atmosphérique entre Paris et Versailles, — tube dans lequel circuleront des dépêches manuscrites contenues dans de petites boîtes en ferblanc.

Ce tube, dont on rêvait l'établissement depuis longtemps, et pour la pose duquel l'Assemblée a voté un crédit de 20 à 25,000 fr., fonctionnera très probablement avant la fin de l'année.

Une correspondance de San-Francisco nous apprend qu'on s'apprête, à Montecito (Californie), à déplanter et à transporter à l'Exposition de Philadelphie le plus grand pied de vigne de l'univers.

Il est âgé d'environ soixante ans, c'est un véritable arbre ; près du sol, le tronc principal mesure 18 pouces de diamètre et 14 à un mètre de la terre. Les feuilles juxtaposées couvrent un espace de 10,000 pieds carrés ; il y a telle année où il produit 12,000 livres de raisin. Un plant, qui en a été coupé il y seize ans, paraît devoir encore le surpasser en dimension ; il mesure 16 pouces de diamètre à un mètre du sol, et l'an dernier il a donné près de 10,000 livres de raisin.

THÉATRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Samedi 13 novembre 1875.

DEUXIÈME ET DERNIER CONCERT DE

Mlle ANNA DE BELOCCA

avec le concours de M. **Villanova** ténor, et de M. **Petit**, première basse.

Les bureaux ouvriront à 7 1/2 h. On commencera à 7 3/4 h.

Dimanche 14 novembre

LA TOUR DE NESLE

Grand drame en 9 actes

UN OISEAU EN PASSAGE

Vaudeville en 1 acte. — On commencera à 7 heures.

Il n'est pas besoin d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le concert de l'éminente artiste Mlle Anna de Belocca. Sa première soirée a été saluée par des applaudissements enthousiastes et n'a laissé chez chez ses auditeurs que de l'admiration. La seconde est encore une bonne fortune que pas un amateur ne voudra laisser échapper.

Le drame de la *Tour de Nesle* est une œuvre historique pleine d'intérêt et féconde en situations émouvantes. Le spectacle de dimanche attirera sans doute un nombreux public.

L. MONNET.

Au magasin MONNET, rue *Pépinet*, Cartes de visites très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY